

ESPAGNE.

—On écrit de Burgos que le couvent de Saint-Millan de Juasros, situé dans les montagnes voisines de cette ville, conservait encore son église aussi intacte que s'il n'y eût pas eu de révolution politique : on y disait messe tous les jours, et il n'y manquait pas une seule image ; mais le 15 octobre, à trois heures de l'après-midi, se présentèrent trois hommes porteurs d'un ordre prescrivant au religieux décloîtré qui avait la garde de l'église de leur en livrer l'entrée. Ils étaient armés de haches et de marteaux. La première chose qu'ils firent fut d'allumer un bûcher et d'y jeter tout ce qu'il y avait dans l'église. Toutes les saintes images furent aussi livrées aux flammes, et un crucifix d'un grand prix ne fut pas même épargné. La perte est estimée à une très grande valeur ; mais elle n'est rien en comparaison de l'horreur qu'une semblable atrocité a inspirée aux habitants de ces lieux.

—La reine et sa sœur ont visité, mardi dernier, l'hospice des femmes incurables. Elles furent reçues à l'entrée par une commission de la société de bienfaisance et par les religieuses de l'établissement : les deux princesses s'arrêtaient devant chaque lit, consolant les malades qui leur baisaient les mains. Une vive émotion se peignit sur leur physionomie, quand elles arrivèrent devant certains lits occupés par de jeunes filles déjà incurables : la reine fit remettre au directeur par Mme la comtesse de Mina, un don de 2,000 réaux.

SUISSE.

—Les Israélites habitant le canton de Genève ont demandé au conseil d'Etat la liberté d'exercer leur culte à Genève même, où la plupart d'entre eux sont domiciliés. Cette demande n'a pas été accueillie.

LES HISTOIRES DE THÉODORE.

A. M. Prosper de D.... à Nancy.

Très cher ami, ce pieux voyageur qui nous arrive de si loin, après avoir fait si modestement de si grandes choses ; un autre dévoué soldat de l'Église, qui comme une humble et laborieuse ménagère cache sa vie et son travail dans la maison ; et moi, qui voudrais bien n'être pas inutile et n'être pas vain, nous dinions hier chez Théodore, que vous aimez et que vous n'avez jamais vu, qui ne connaît que votre nom et qui vous aime. Nous étions en famille ; nous causions avec pleine confiance et pleine liberté, sûrs de ne pouvoir prononcer dans l'abandon de la causerie un seul de ces mots qui font, à l'insçu de celui qui les prononce, d'amères blessures à celui qui les entend. Et pourtant, lorsque j'ai, il y a trois semaines, embrassé notre voyageur, et serré cordialement les mains de Théodore, je les voyais l'un et l'autre pour la première fois. Mais combien déjà tous deux m'étaient chers, et m'étaient connus ! Un chrétien leur présente un chrétien : voilà la connaissance faite et la voilà ancienne, la voilà profonde et entière ; nous sommes frères, nous avons été nourris aux mêmes mamelles. On ne me demande point de produire des titres, des œuvres, ni d'où je sors, ni ce que je vaudrais. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Il est chrétien, c'est son nom glorieux et vénérable ; s'il n'a point d'œuvre il a de bons désirs, c'est son titre sacré. Qu'il prenne place à ce foyer du Christ qui brûle dans nos cœurs. Ardent et doux foyer, resserré comme la famille, large comme le monde. Frère, as-tu laissé quelqu'un sur la route ? Va l'appeler, qu'il vienne ! As-tu des malades ? nous tâcherons de les secourir. As-tu des affligés ? nous saurions peut-être les consoler. Veux-tu des efforts, veux-tu des aumônes, veux-tu des prières ?

O prévoyants bienfaits de Jésus, ô fontaines vives, ô secourables oasis semées dans l'aridité de la vie humaine ! que de fois j'ai vu déjà mon chemin soudainement embelli par ce repos, par cette joie que vous y répandez ! On a quitté le compagnon de la veille ; la tente hospitalière où l'on a dormi s'est repliée, peut-être pour jamais ; on est seul, on traîne le poids d'un inquiet ennui ; tout est morne, et l'on sent germer en son âme je ne sais quelle ingrate et farouche douleur. Un inconnu croise le chemin ; vous approchez, c'est un frère ! La volonté de Dieu ne le conduit pas sur la terre au même lieu que vous : il vient d'un autre rivage, il se rend sous d'autres cieux ; mais Dieu qui connaît votre poids et votre douleur, et qui a mis dans l'âme de ce frère ce qui peut vous alléger, veut que vous le rencontriez ici. Ses soins paternels ont ménagé dans l'espace immense des lieux et des temps le point imperceptible où vos pas se joignent, où vos cœurs se reconnaissent et se confient. Vous allez goûter une joie qui fleurira tout ce désert ; vous allez entendre des paroles pleines de force et de douceur ; vous sentirez que l'on soulage en vous des plaies que peut-être vous n'y connaissiez pas. Ainsi l'on vous aime et l'on vous secourt en Dieu, ainsi Dieu lui-même vous secourt et vous aime. Ah ! mon ami, que je comprends bien pourquoi le nom impie du *hasard* est comme retranché de la langue que nous parlons, et ne vient jamais sur nos lèvres outrager aux grandes actions de la Providence.

Nous causons donc, nouvelles connaissances, vieux amis, comme des frères qui n'ont cessé de vivre ensemble quoique séparés, ne sachant rien de nos aventures réciproques, connaissant tout de suite nos sentimens les plus profonds ; et selon ce que racontait n'importe lequel d'entre nous, les autres s'affligeaient ou se réjouissaient avec lui, sans qu'il eût besoin de dire : là j'ai été heureux, là j'ai souffert. Ces discours étaient francs et modestes ; une mère et deux enfans écoutaient ; leur présence purifiait dans l'expression jusqu'au plus amer souvenir que les spectacles du monde avaient pu nous laisser. Autre bonheur que vous ne sentez pas aussi vivement que

moi, sans doute ! car vous vivez, vous parlez toujours dans cette chaste atmosphère de la famille, dont l'influence, unie aux conseils d'une indulgente raison, ferme votre bouche à toute parole violente, vous fait taire les choses que vous ne pouvez guérir, et seulement plaindre des excès qu'un zèle moins sage s'empporte parfois à maudire inutilement.

Cependant la conversation nous avait conduits en Angleterre, et Théodore nous racontait, avec le paisible sourire qui ne le quitte guère, comment il avait jadis passé un été à Londres, au milieu du beau monde. La suprême élégance était de vivre la nuit ; de dormir le jour ; on se levait après-midi ; on s'habillait pour déjeuner ; on déjeûnait d'une heure à deux, et tout de suite on courait à la promenade : il y fallait paraître, non pour jouir du beau ciel, des arbres, des fleurs, mais pour y voir et pour montrer des habits, des robes et des chevaux. Vers quatre heures, on s'habillait de nouveau pour les visites du matin. Ces toilettes n'étaient pas une petite affaire et ne prenaient pas peu de temps. Les visites du matin se faisaient de cinq à sept heures du soir ; après quoi l'on avait à s'habiller encore, afin de se rendre aux invitations à dîner. Si les invitations étaient pour huit heures, l'élégance et le bon ton voulaient qu'on n'arrivât pas avant neuf heures. Le convive sans usage qui se serait présenté à huit heures et demie aurait couru la chance d'apprendre que la maîtresse de la maison n'avait pas terminé ses visites du matin. On dinait enfin, à grand appareil de vin, de viande et de laquais ; on restait jusqu'à onze heures à table, jusqu'à minuit chez l'hôte. Après minuit, quatrième toilette, et alors on allait en soirée, et l'on ne rentrait plus qu'au jour, pour fermer aux doux clartés du soleil, à la brise matinale, aux ramages des oiseaux, les volets lourds de la chambre à coucher. Le détail de cette folie des riches Anglais, qui emploient ainsi à brûler de l'huile et de la cire, les courts momens de l'année où le ciel leur accorde de la lumière et des fleurs, nous paraissait presque incroyable. De tout ce temps, ajoutait Théodore, je n'ai pu ouvrir un livre : j'aurais voulu réfléchir un peu sur moi-même que je ne l'aurais pu ; toute ma vie, comme celle des autres, était de m'habiller et de me montrer, et le plus ridicule est que ce fol usage n'amusaît personne. Chacun en subissait impatiemment la tyrannie, mais la subissait néanmoins. Ainsi le voulait l'élégance ; dans ce pays du libre arbitre, religieux et politique, une semblable déraison domptait les plus révoltés. Ces gens qui m'avaient dit que la religion exige trop de veilles, d'abstinences, de pratiques et de rigueurs, se soumettaient à changer d'habits cinq fois par jour, se privaient de sommeil, de liberté, de réflexion, détruisaient naïvement tout l'ordre de l'existence humaine, obéissaient en esclaves aux plus puériles prescriptions d'une loi qui changeait tous les jours le caprice intéressé du tailleur et des couturiers.

Sur ce propos, nous mesurions le degré de misère morale où il fallait que ces pauvres riches fussent tombés pour imaginer de si maussades extravagances et s'en faire des plaisirs ; puis d'autres discours venaient, et d'autres histoires. Vous savez quels exemples redoutables, quels phénomènes affreux peuvent produire ces trois plaies : la richesse, le désœuvrement, et la plus terrible de toutes, l'ignorance de Dieu. Malgré la noble femme et les deux anges qui étaient là, nous en eûmes bientôt dit plus qu'il n'en fallait pour nous attrister. Laissons ce pénible sujet, reprit Théodore, comme si se rappelant l'anathème prononcé contre ceux qui deviennent le scandale de leur prochain, il eût craint d'ajouter notre légitime colère au lourd fardeau de ces malheureux. Voilà des excès de folie et de vice, mais j'ai vu aussi sur la terre des merveilles de vertu qui sauront bien vous consoler. Alors il nous conta les histoires de son village, un bon village d'Alsace, tout ignoré, tout caché dans les bois, tout catholique au milieu des protestants ; très dévot à Dieu, à la bonne Sainte-Vierge, à sainte Odille et à tous les saints du Paradis. J'ai retenu ces histoires et je les écris, tandis qu'elles sont encore vives dans mon cœur, tandis que les douces paroles de Théodore résonnent encore dans ma mémoire ; je les écris par mandement spécial de ceux qui furent comme moi ravis de les entendre ; je les adresse à vous, parce que je ne sais pas de plus fier et de plus noble esprit qu'elles puissent charmer. Lisez-les à votre Louise, à tous nos amis ; répétez-les, et qu'ils les répètent ; qu'elles aillent partout réjouir tous les cœurs qui s'aiment en Dieu.

—J'ai connu, nous dit donc Théodore, une vieille femme qui dans sa jeunesse avait fait le vœu de ne jamais refuser son assistance aux pauvres de Jésus-Christ. Elle était pauvre elle-même, ne possédant que sa chaumière, un petit champ et sa robuste santé. Jusqu'au jour de sa mort, c'est à dire pendant cinquante ans et plus, à travers tout ce que Dieu lui envoya d'infortunes, de maladies, de mauvaises années, elle fut fidèle à son vœu. On la connaissait, on savait que sa maison ni sa main n'étaient jamais fermées, qu'elle était toujours prête à veiller un malade, à ensevelir un mort, à partager un mendiant qui passait son dernier morceau de pain, et s'il en passait deux, ou que le morceau fût trop petit, à le donner tout entier. Que de fois elle entendit, au milieu de la nuit, frapper à sa porte ! Chaque fois elle se leva diligemment, même dans sa vieillesse et dans ses maladies, ouvrit à l'hôte que Dieu lui adressait et le fit entrer, en le remerciant, quel qu'il fût, d'être venu chez elle. S'il avait froid, elle allumait le feu ; s'il avait faim, elle préparait en hâte un repas aussi bon qu'elle pouvait l'offrir ; si c'était un vieillard, un malade, elle pansait sa plaie et lui donnait son lit, heureux de prendre pour elle la paille et le grabat réservés à ceux dont l'état n'exigeait pas tant de soins. Le matin arrivé, elle renouvelait ses remerciements, ajoutait quelque chose à l'aumône de la veille, et le pauvre pouvait partir sans dire ni son pays, ni son nom.